



24 heures dans la vie d'un rêveur

Chapitre 7 : Règlement de comptes à Santiago

Par Fabrice Hatem

- *Dépêche-toi !!! On va être en retard !!!*

Comme tous le jeudis soir, Paul se faisait houspiller par sa femme Hélène. C'était en effet le jour de leur sortie de danse hebdomadaire, à la soirée organisée dans un petit restaurant des bords de Seine par l'association Salsa-en-Oise de Jacques Lecerf. En fait, il ne s'y rendait qu'à contre-cœur, pour une raison presque inavouable : quelques années auparavant, il avait lui-même caressé l'idée de devenir animateur de soirées dansantes. Il avait même, à deux ou trois reprises, organisé avec un certain succès des événements semi-privés dans un grand café tout proche de celui où il devait se rendre ce soir-là. Puis, par manque de temps et de persévérance, il avait abandonné ce projet, pendant que Jacques commençait de son côté à organiser des soirées régulières qui avaient fini par devenir une véritable institution auprès des salseros de la région. Paul avait alors tenté de se rapprocher de lui pour participer à l'organisation de ces événements, en lui proposant, entre autres, de donner des mini-conférences sur la culture cubaine au début des soirées. Mais Jacques, sans refuser ouvertement sa proposition, n'y avait jamais donné suite. Paul gardait de ce refus une blessure secrète, encore aiguisée par sa jalousie d'animateur frustré face au succès de son rival.

Bien sûr, il n'en disait mot à personne, refusant même de reconnaître, en son for intérieur, ce sentiment un peu mesquin. Il faisait toujours bonne figure à Jacques, qui lui-même ne manquait jamais de l'accueillir chaleureusement, comme la petite gloire qu'était Paul dans le milieu local de la danse, auréolé de son prestige d'ancien président de l'Association « Tango-en Vexin ». Et c'étaient entre eux force sourires et mots aimables, même si Paul prêtait par ailleurs une oreille plus que complaisante à toutes les petites rumeurs évoquant les erreurs de Jacques, les petites vexations provoquées par son autoritarisme et son manque de diplomatie, les difficultés qu'il rencontrait ici et là. Bien sûr, ces ragots, par leur fréquence même, témoignaient du fait que Jacques était devenu, à force de persévérance, une figure centrale dans le milieu salsero du Val-d'Oise – une position que Paul, au fond de lui-même, aurait volontiers rêvé d'occuper. Mais elles faisaient aussi résonner aux oreilles de celui-ci une petite musique douce et consolatrice, annonçant peut-être la chute prochaine d'un rival victorieux dont il n'osait même pas s'avouer à lui-même qu'il le jalousait et le haïssait.

Paul rentra donc dans l'arrière-salle du restaurant où se tenait la soirée. Les jours d'été et de beau temps, on dansait à l'air libre, sur une grande terrasse au sol cimenté, depuis laquelle on pouvait jouir d'une belle vue panoramique sur les boucles de la Seine. Mais quand venaient le froid et la pluie, on se repliait à l'intérieur, dans une jolie salle aux murs décorés de vieilles photographies et de tableaux évoquant les bords du fleuve. L'endroit était rendu encore plus chaleureux par l'omniprésence des boiseries - poutres apparentes, escalier de chêne, marqueteries murales, parquet récemment remis à neuf - qui offraient leur sensualité discrète au regard comme au toucher. La lumière, aux couleurs chaudes, était suffisamment vive pour permettre aux danseurs de se reconnaître et de s'inviter, mais suffisamment tamisée aussi pour protéger l'intimité des couples les plus timides.

Jacques jouait aussi à la perfection son rôle d'amphitryon, accueillant chaque danseur comme s'il s'était agi d'un ami personnel, participant aux conversations, cherchant les moyens d'éviter aux femmes seules de faire trop longtemps tapisserie, alternant avec un art consommé de DJ les vieux standards rassurants avec les succès récents. Il parvenait ainsi à créer un climat à la fois chaleureux et électrique qui libérait les participants de leurs inhibitions et les encourageait à aller les uns vers les

autres. Bref, ses soirées étaient réussies, ce qui lui avait permis, au fil des années, de drainer une clientèle de plus en plus nombreuse d'habitues.

Ses petits griefs oubliés, l'esprit détendu par le verre de vin rouge que lui avait offert Jacques à son arrivée, Paul commença à danser. Comme de coutume, il invita d'abord sa femme Hélène pour quelques danses avant que, d'un commun accord, ils ne décident de partir à l'aventure chacun de leur côté.

Paul, pendant une petite heure, s'en donna à cœur joie. Ce soir-là, toutes les femmes semblaient ravies de danser avec lui. Il invita des débutantes, heureux de les mettre tendrement en confiance à la manière d'un mentor expérimenté. Il invita de vieilles amies, heureux de retrouver dans leurs bras une connivence ancienne. Il invita de belles inconnues, heureux de découvrir des sensations et des corps nouveaux. Il invita de bonnes danseuses, heureux de faire montre avec elles de sa maîtrise et de son sens de l'improvisation. Avec toutes, il échangea après la danse une étreinte amicale, heureux d'avoir partagé avec elles un moment de joie et de chaleur humaine.

En même temps, il observait du coin de l'œil les autres danseuses, notant celles avec lesquels il pourrait avoir plaisir à faire plus tard un petit tour de piste. Et c'est ainsi qu'il la vit.

C'était une jolie brune, souriante et vive. Bien qu'elle fût de taille très moyenne, son corps mince et svelte semblait élancé. Elle dansait joyeusement, avec une fraîcheur et une vivacité qui faisait presque oublier une technique bien maîtrisée. Quoiqu'attirant les regards par sa grâce, elle conservait une apparence simple et avenante. Paul savait que son expérience de danseur lui permettrait de mettre en valeur les talents de cette femme. De plus, il avait remarqué à la dérobée qu'elle semblait l'avoir observé avec intérêt pendant qu'il dansait, quelques minutes auparavant. Il décida donc, au prochain morceau, de tenter sa chance après s'être un peu renseigné sur elle. Son copain Pierrot, qu'il interrogea, lui expliqua qu'elle s'appelait Marie et fréquentait depuis quelques le cours « intermédiaires » de l'association Salsa-en-Oise.

Chouette !! Jacques venait de lancer *Lloraras*, un morceau qu'il connaissait bien. Sur ce thème, il était sûr de danser agréablement avec elle et sans doute, d'en faire ensuite une partenaire fidèle. Il se dirigea donc vers Maria d'un air décidé, et se planta devant elle, la main tendue, pour l'inviter à rejoindre la piste avec lui.

Elle le regarda, et avec une petite moue refrognée, lui répondit qu'elle préférait faire une pause pour cette danse. Dans le langage codé des danseurs, cela signifiait, tout simplement : « *Tu ne me plais pas, je n'ai pas envie de danser avec toi.* »

Penaud, Paul regagna sa place. Toutes les bonnes danseuses avaient déjà été prises pour ce morceau, et, de toutes manières, il était contrarié par le refus de cette fille, qui le renvoyait sans ménagements à son état de quadragénaire sur le retour. Il alla prendre un petit verre de vin au bar pour se consoler.

En revenant à sa place, il sentit soudain un petit coup de poignard transpercer sa poitrine en voyant, sur la piste, Maria danser avec Jacques. Ils étaient tous les deux souriants et détendus. Ils dansaient bien, même si Paul, en les observant discrètement du coin de l'œil, aurait désespérément voulu se

convaincre du contraire. Elle était raide, et lui guidait mal, pensait-il. Mais tel n'était visiblement pas l'avis des quelques personnes qui, autour de la piste, les regardaient danser, et qui les félicitèrent à la fin du morceau par quelques applaudissements enthousiastes. Heureux, Jacques et Maria passèrent devant Paul, bras dessus, bras dessous, échangeant un regard tendre et complice sans même remarquer sa présence. Les jambes coupées, Paul se rassit lourdement sur une chaise et s'affala sur la table, son verre posé devant lui.

Oh, ce Jacques !!! Quel type odieux, vraiment, avec son air prétentieux !!! Jacques par ci, Jacques par là, il n'y en avait que pour lui ces derniers temps. Il devenait de plus en plus agaçant, ce Jack !! Un jour, il faudrait sérieusement penser à le remettre à sa place !!

D'autant qu'il devenait de plus en plus dangereux pour le business.

Paul animait alors un fructueux commerce de casinos et de boîtes de nuit à Santiago del Este, la capitale de l'île de Cunumbo. Avec un agréable climat tropical, ses filles peu farouches, son sens inné de la fête, ses vastes cohortes de musiciens et de danseurs talentueux, ses politiciens tout prêts à se laisser corrompre, ce petit pays des Caraïbes constituait en effet un lieu rêvé pour développer des activités illicites que les autorités fédérales américaines contrôlaient et réprimaient désormais de plus en plus étroitement.

Cela faisait des années qu'il avait repéré l'extraordinaire potentiel de Cunumbo pour devenir l'île de tous les plaisirs destinés aux touristes nord-américains. Dès ses premières visites au cours des années 1930, il avait observé l'incroyable vitalité nocturne de sa capitale, Santiago. Les casinos, des hôtels de luxe, les night-clubs et les maisons de rendez-vous accueillèrent déjà à bras ouverts de riches touristes du continent venus s'encanailler pour quelques jours. Mais cette clientèle huppée restait quantitativement limitée. Le rêve de Paul, c'était de développer ces activités de loisirs sur une échelle beaucoup plus large, en transformant Cunumbo en un vaste parc de jeux interdits, accessible à l'ensemble de la classe moyenne nord-américaine.

Jusqu'à la fin des années 1940, Paul n'avait eu ni occasion ni même le besoin de concrétiser son rêve : ses activités dans les grandes villes du nord-est avaient largement suffi à absorber son énergie. Puis, après la sortie de la prohibition, les persécutions de la police fédérale l'avaient incité à redéployer ses activités vers la Floride, où il avait coulé des jours presque paisibles pendant la guerre entre ses casinos et sa famille.

Mais, avec la fin de la seconde guerre mondiale, s'était ouverte une période plus propice à la relance de son projet. Quelques voyages exploratoires à Cunumbo l'avaient convaincu que les dirigeants de l'île étaient tous prêts à se laisser corrompre pour transformer leur île en lieu de détente et de sensations fortes pour les touristes américains. Il avait lui-même été à nouveau envoûté par le charme de Santiago, la gentillesse de sa population, l'incroyable talent de ses artistes danseurs et musiciens, la sensualité de ses nuits – même s'il restait lui-même préoccupé avant tout par son travail, et restait, pour l'essentiel, fidèle à sa femme.

Il avait donc réuni autour de lui les représentants des principales familles mafieuses de la côte est pour leur proposer de participer à une affaire grandiose : transformer ensemble, avec la complicité des

dirigeants de l'île, Santiago del este en un grande plaque tournante des plaisirs nocturnes en tous genres. Ils pourraient y faire prospérer leurs activités plus tranquillement que sur le continent, où elles étaient constamment exposées à la curiosité malveillante des juges et des policiers.

Il y avait là les Saltini, patrons du jeu clandestin à Baltimore et Philadelphie ; les Benigni, propriétaires de nombreux casinos en Floride ; les Giancone, anciens bootleggers reconvertis dans le racket et le trafic de drogue. A leur côtés se trouvait le redoutable José Anacostia, parrain de la prostitution à Chicago, mais aussi assassin sans scrupules, exécuteur des hautes œuvres de la mafia, surnommé « Joe mains rouges ». Et puis, il y avait les deux grands amis de jeunesse de Paul, Jack et Sonny, avec lesquels il avait édifié son empire new-yorkais et s'était imposé à moins de 30 ans, au début des années 1930, comme l'un des maîtres du jeu clandestin de la ville.

Car Jack, oui ce Jack qui maintenant l'humiliait et le menaçait, avait été son ami d'enfance. C'est avec lui qu'ils avaient traîné, gamins misérables, dans les rues du Lower East Side à la recherche d'un petit cambriolage avant de commencer à organiser des parties clandestines de craps. Et c'est là qu'ils avaient rencontré Sonny, un caïd italien du quartier, un gros balaize qui avait voulu les mettre sous leur coupe. Mais Paul ne s'était pas laissé faire. Malgré son physique chétif, il avait résisté, argumenté, et finalement séduit le caïd par sa tchatche courageuse. Son intelligence politique et son sens aigu des affaires, joints à la peur inspirée par Sonny et sa bande, avaient alors fait merveille : ils étaient devenus en quelques années les maîtres du jeu clandestin à New York, en associant pour cela les deux registres complémentaires de la violence brutale et de la négociation subtile.

S'imposant à tous par son intelligence et aussi par sa maîtrise des questions comptables et financières, Paul avait alors commencé à jouer le rôle d'une sorte de parrain occulte de toutes les familles de la côte est. Il les avait incitées à renoncer aux règlements de comptes brutaux pour se fédérer dans une sorte de syndicat, où seraient débattues les questions d'intérêt commun et tranchés les litiges, en préférant les compromis mutuellement avantageux aux habituels bains de sang. Il aidait aussi les membres des familles affiliées à « blanchir » astucieusement leur argent vers des investissements parfaitement légaux : hôtels, night-clubs, casinos, restaurants... Sous son magistère habile, les mafieux avaient commencé à perdre leur traditionnelle image de gangsters violents et psychopathes pour se transformer en une catégorie particulière de gros commerçants, simplement spécialisés dans des activités illégales. Son leadership s'exerçait en binôme avec celui, plus voyant, de son ami Sonny, qui incarnait auprès des autres familles les valeurs traditionnelles d'autorité fondées sur la maîtrise de la violence physique. Quant à Jack, un peu plus incontrôlable et tête brûlée, ses deux compères lui confiaient de temps à autres quelques missions spéciales, comme de faire fructifier des investissements immobiliers dans le Nevada ou de développer les activités du Syndicat à Hollywood, auprès des jolies actrices qu'il affectionnait tant.

Les réactions des membres du Syndicat au projet de Paul fut d'abord prudentes. Etait-il bien raisonnable d'investir tant d'argent dans un pays peu stable, une île connue pour sa longue tradition d'instabilité politique ? Etait-on absolument sûr de la bienveillance des politiciens au pouvoir, qui peut-être s'empresseraient un jour de confisquer leurs investissements sous le premier prétexte venu ? Et n'était-on pas à l'abri d'une révolution, avec ces communistes qui agitaient le peuple, avaient implanté des maquis dans les montagnes et commettaient de temps à autres des attentats ? Et surtout, pourquoi vouloir d'emblée renoncer à des activités aussi lucratives que le trafic de drogue et le

commerce du sexe ? Une question particulièrement sensible pour le clan Giancone et pour José Anacostia, qui avaient bâti leur empire occulte autour de ces activités.

Paul parla longuement, et de manière particulièrement éloquente, pour répondre à ces objections. Il connaissait personnellement le président en titre, Alfredo Garcia, un général d'origine modeste, très populaire au sein des forces armées et même d'une partie du peuple, et dont le soutien constituait la meilleure garantie de stabilité politique. Les autres dirigeants de l'île étaient des hommes débonnaires et inoffensifs, surtout soucieux de se remplir les poches, et auxquels il suffirait de distribuer quelques bakchichs substantiels pour garantir leur bienveillance. Les communistes n'étaient qu'une petite poignée d'excités, rejetés par la majorité de la population, et bien tenus en respect par l'armée et la police. Quant à la drogue et à la prostitution, mieux valait s'en tenir à l'écart pour ne pas trop attirer l'attention de la justice nord-américaine. Et s'abstenir de ces activités, n'était-elle pas aussi une manière de blanchir astucieusement un argent acquis de manière illicite, en l'investissant dans des commerces parfaitement légaux ? De plus, en les abandonnant à des gangs locaux, on se créerait sur place des partenaires et des alliés.

Subjugué de longue date par l'intelligence de son ami, Sonny acquiesçait à chaque étape de son raisonnement, l'appuyant auprès des familles de son autorité respectée. Peu à peu, les objections se turent, et un accord presque unanime se fit sur l'intérêt du projet. Les membres du Syndicat chargèrent donc Paul d'une mission exploratoire auprès des autorités de l'île : il s'agissait d'obtenir d'elles suffisamment de garanties et d'avantages pour assurer une rentabilité durable des activités. Si Paul réussissait, chacune des familles était disposée à investir des sommes considérables dans le pays.

Paul alla donc passer quelques jours agréables, avec quelques mallettes bourrées de grosses coupures, dans l'hacienda de son ami le président Garcia, où furent également convoqués quelques-uns des principaux ministres du gouvernement. Tous en ressortirent la mine satisfaite à l'idée des substantielles gratifications qui leur étaient promises, dont la grosse liasse de dollars qu'ils remportaient avec eux constituait un acompte prometteur.

Quant à Paul, il put à son retour communiquer la bonne nouvelle à ses amis du Syndicat. Les autorités de l'île, impatientes d'accueillir leurs investissements, étaient en effet prêtes à leur garantir des conditions particulièrement favorables : défiscalisation totale des profits pendant trente ans, libre rapatriement des bénéficiaires, et bien sûr autorisation de tous les jeux de hasard. De plus, la banque nationale d'investissement accepterait l'ouverture de comptes libres où les sommes investies pourraient être déposées en liquide, sans limitation de montant et sans aucun contrôle sur la provenance des fonds. En échange, leurs exigences restaient relativement modestes : 1 million de dollars en cash chaque année pour les 5 principaux ministres et un intéressement de 5 % à tous les bénéficiaires pour le Président Garcia.

La réaction des familles ne se fit pas attendre. Quinze jours plus tard, les dollars commencèrent à affluer par millions sur les nouveaux comptes ouverts à la banque nationale. Des mallettes pleines de grosses coupures prirent alors, depuis New York et Miami, la direction de Santiago, avec l'aide de convoyeurs de choix : des starlettes amies de Jack qui allaient passer quelques jours de vacances sur les plages de l'île ; des jazzmen engagés pour une saison dans un des cabarets de Santiago del Este ; et même un célèbre chanteur de charme, ami de Sonny et accessoirement très attiré par les belles call-

girls auxquelles il aimait compter fleurette dans les suites luxueuses de l'hôtel Republica. Au passage de toutes ces célébrités, les douaniers américains étaient trop désireux d'obtenir d'elles un autographe pour oser contrôler le contenu de leurs bagages. Quant à ceux de Cunumbo, un petit billet de 5 dollars suffisait largement à calmer leur curiosité.

Au fil des mois, de nouveaux lieux de plaisir ouvrirent leurs portes dans la capitale. Les Saltini inaugurèrent trois casinos, dont le luxueux Golden Capri, où le public jouissait d'une vue magnifique sur la baie de Santiago ; les Benigni investirent dans un somptueux hôtel, El Imperator, situé sur la plus belle avenue du quartier chic du Vedaro. Les Giancone et José Anacostia s'associèrent pour ouvrir plusieurs night-clubs, sortes de multiplexes avant l'heure offrant la fois spectacles de music-hall, pistes de danse, salles de jeu et les bars intimistes, et où il était facile au touriste esseulé de trouver, autour d'une bouteille de Champagne, une agréable compagne pour terminer la nuit. Quant à Paul, il s'apprêtait à réaliser le rêve de sa vie, en ouvrant en bord de mer le plus grand-hôtel-casino du monde, le Costa Negra, avec ses 17 étages, sa grande piscine alimentée en eau de mer, son solarium, son night-club, ses bars, ses suites luxueuses avec vue sur la ville et l'océan, et surtout ses huit salles de jeu où l'on pouvait déambuler des nuits entières, un verre de champagne à la main, entre les tables de poker, de baccara ou de roulette.

Bref, Santiago se transforma en moins d'un an en une sorte de vaste luna-park tropical, offrant aux touristes américains les plaisirs les plus variés. On pouvait se ruiner dans les casinos pendant des nuits entières, assister à de magnifiques revues tropicales au son des grands orchestres de Latin jazz, écouter d'émouvantes chanteuses de Boléro dans les centaines de bar musicaux de la ville, aller voir un spectacle coquin dans un théâtre érotique... L'alcool coulait à flots, la drogue était aisément disponible, et les filles de l'île étaient plus qu'accueillantes. L'argent commença à remplir les coffres des familles mafieuses et les poches des dirigeants de l'île, qui ne manquaient aucune occasion pour témoigner leur gratitude à Paul, unanimement reconnu comme leur clairvoyant bienfaiteur.

C'est ainsi que ses amis organisèrent, à l'occasion de son 45^{ème} anniversaire, une fête somptueuse dans les jardins du « Select Tropical », le plus prestigieux night-club de la ville, appartenant à la famille Giancone. Le plus grand des crooners nord-américains, de longue date compagnon de route des familles mafieuses, joua le rôle d'animateur de la soirée. Les 45 plus belles danseuses de la ville descendirent en cortège l'escalier monumental de la scène pour venir rendre hommage à Paul jusqu'à sa table. Les meilleures chanteuses de boléro alternèrent sur scène avec les plus habiles danseurs de Rumba. Et, clou du spectacle, le grand chanteur de jazz Nat King Cole entonna avec toute la salle un gigantesque « happy birthday to you », accompagné par l'orchestre géant de Benny Loré, le plus populaire des musiciens de l'île, tandis que débutait un inoubliable feu d'artifice dans le ciel de la ville.

Mais ce qui toucha le plus Paul, ce fut cette jeune chanteuse, Maria Morena, une jolie brunette qui interpréta sa chanson préférée, *Viente Años*, un boléro nostalgique sur le thème de l'amour disparu. Malgré sa taille moyenne, son corps mince et svelte lui donnait sur scène un air élancé. Sa voix dégageait une émotion capable d'arracher des larmes au mafieux le plus endurci. Et lorsque son mentor, Jack, vint chercher Paul pour lui faire faire quelque pas de danse avec elle sur la scène, celui-ci fut séduit par sa danse svelte et vive, par la fraîcheur de son regard, et par l'apparence simple et avenante qu'elle conservait malgré son succès sous les applaudissements du tout-Santiago.

A sa manière, Paul en tomba amoureux. Pas comme n'importe lequel de ces mafieux sanguins et machistes, prêts à toutes les dépenses pour obtenir la possession ostentatoire des plus jolies vedettes. Comme Marcello Giancone, chef du clan éponyme qui couvrait de rivières de diamant sa maîtresse, la célèbre chanteuse Olga Perez ; ou comme John Saltini, héritier en titre de l'empire familial, qui s'affichait avec la jeune comédienne Celina Gomez, coqueluche des revues « people » de Santiago, avec ses robes excentriques conçues exprès pour elle par les plus grands couturiers français. Non, Paul restait au contraire extrêmement discret, presque pudique. Certes, il avait lui-même une jeune maîtresse à Santiago, mais ces amours restaient clandestines. Paul était attaché à sa femme, à ses enfants, à sa vie de famille. Il était fondamentalement rétif aux liaisons tapageuses et à l'abus des plaisirs de toute sorte qui ne pouvaient que le distraire de son travail au service de ce qui était pour lui l'essentiel : son projet de construire à Cunumbo un vaste et lucratif empire du plaisir. De tempérament assez froid, peu sensible aux vanités du monde, il n'avait que faire de s'afficher aux bras d'une petite starlette. Et cet homme qui était de fait le véritable maître, avec son ami Sonny, de l'empire du crime aux Etats-Unis, menait une vie de famille très régulière et presque effacée dans sa villa, cossue mais sans ostentation, de Palm Beach.

Il n'empêche que la jeunesse et la fraîcheur de Maria avaient ébranlé son cœur. Il se voyait déjà en protecteur de cette jeune femme, mettant ses immenses moyens au service de la promotion de son talent. Il l'imaginait déjà lancée à la conquête du public depuis la scène du Costa Negra. Quant à lui, il resterait dans la pénombre, au fond de la salle, savourant discrètement sa voix si émouvante, son visage innocent et juvénile. C'était un sentiment assez pur, un rêve de mécénat artistique et de protection paternelle, où le désir de possession physique ne se manifestait que de manière subliminale. Il se voyait déjà repoussant, d'un geste généreux, les avances discrètes qu'elle se sentirait peut-être obligée de lui faire, comme c'était l'usage ici pour toutes les artistes protégées par un généreux bienfaiteur. Il expliquerait à mots couverts à sa protégée stupéfaite que seul comptait pour lui son talent, et qu'il n'avait aucune intention de profiter de cette situation pour assouvir un désir charnel. Et elle, éperdue de reconnaissance, développerait pour lui un sentiment d'affection filiale et deviendrait comme sa fille adoptive, le comblerait de ses marques sincères d'attachement. Quelle belle amitié en perspective avec cette jeune femme, qui recouvrirait d'un baume apaisant toute la noirceur de sa vie quotidienne, avec son avidité, ses manœuvres, ses haines et ses trahisons... Une manière aussi de se racheter à ses propres yeux par un acte de générosité désintéressé...

Et en plus, cela tombait bien !!! La construction de son magnifique hôtel-casino, le Costa Negra, était pratiquement achevée, et Paul était en train d'en préparer la cérémonie d'inauguration. C'était une fête qu'il voulait somptueuse, digne de demeurer longtemps dans les mémoires comme l'un des moments les plus marquants de son rêve caribéen. Il avait donc demandé à ses agents de contacter les plus grandes stars du show-business américain pour qu'elles participent à la soirée d'ouverture. Franck Sinatra, Ginger Rodgers avaient entre autres déjà donné leur accord. Les plus beaux ballets du « Select tropical », ainsi que les prestigieux orchestres de Benny Loré et d'Arsenio Gomez avaient également été embauchés pour l'occasion. Mais il restait encore, en première partie du programme, quelques « créneaux » disponibles pour lancer de nouveaux talents locaux. Et bien sûr, Paul pensa immédiatement pour cela à Maria.

Il chargea donc Neddy Lopez, le directeur artistique de son futur night-club, de la contacter. Il préférerait de loin cette solution à une intervention directe, qui aurait pu être mal interprétée. Une idée qui le

gênait d'autant plus qu'il était parfois saisi d'une subite poussée de désir pour cette jeune femme, d'autant plus inavouable qu'elle cadrait mal avec le roman chevaleresque qu'il s'était construit.

Au début, tout se passa plutôt bien. Le tenant régulièrement informé de l'avancement des préparatifs, Neddy indiqua à Paul que Maria semblait intéressée par la proposition, bien qu'elle n'ait pas encore donné son accord définitif. Quelques problèmes d'agenda semblait-il, la retenaient encore. Paul ne douta pas un instant que sa proposition très généreuse financièrement, et de nature à accélérer considérablement la carrière de Maria, ne soit finalement acceptée avec reconnaissance. Sa surprise fut donc grande, quelques jours plus tard, d'apprendre qu'elle avait finalement refusé, prétextant un engagement impossible à annuler dans le night-club de Jack, le Gai Paris. Il fut certes un peu vexé du refus, mais se dit en même temps qu'il n'y avait là rien de très grave. Un coup de fil à Jack suffirait sans doute à régler le problème. Jack était un ami d'enfance, Paul l'avait à maintes reprises aidé et sorti d'embaras, et il accepterait certainement d'autant plus volontiers de lui céder Maria le temps d'une soirée qu'il avait envers lui une très grosse dette de reconnaissance.

De la « bande des trois » formée dans le Lower East Side par Paul, Sonny et Jack, ce dernier était certainement le maillon faible : soumis à son désir de jouissances immédiates, contrôlant mal ses accès de colère, il n'avait en effet ni l'intelligence et l'ampleur de vues de Paul, ni la capacité à inspirer la crainte de Sonny. Son esprit assez étroit l'empêchait de « voir grand » dans le business maffieux, et ce n'est que grâce à bienveillance de son ami Paul qu'il s'était élevé avec lui au-dessus des petites combines de voyou de sa jeunesse. Ne sachant d'ailleurs pas trop quoi faire de lui, Sonny et Paul l'exilaient souvent dans des projets flatteurs mais un peu secondaires, comme diversifier les activités du Syndicat vers Hollywood et ses jolies starlettes ou construire un luxueux hôtel à Las Vegas avec l'argent investi par les membres du Syndicat. Encore pouvait-on s'estimer heureux s'il ne s'avisait pas de tout compromettre par une de ses fougades en violant une actrice ou en dilapidant l'argent confié à lui par les autres familles mafieuses.

C'est justement à cette dernière occasion que Paul venait de tirer, une nouvelle fois, Jack d'un embarras qui sans lui aurait pu s'avérer mortel. Le projet d'hôtel à Las Vegas dont l'avait chargé le Syndicat avait en effet frôlé un moment la catastrophe, victime la fois de l'incompétence et de la malhonnêteté de Jack que plusieurs membres accusaient détourné à son profit plusieurs millions de dollar. Il fallut tout l'éloquence de Paul, lors d'une dramatique réunion des commanditaires, pour sauver son ami d'enfance d'une exécution capitale réclamée par plusieurs d'entre eux. Et pour remettre le projet à flot et le sauver de la faillite, Paul avait dû y injecter plusieurs millions de dollars de ses propres deniers. Il se souvenait encore de ce Jack larmoyant, avouant ses malversations comme un gamin pris en faute, suppliant Paul de lui sauver la vie, puis le remerciant presque à genoux pour son aide tout en lui promettant de lui témoigner une reconnaissance éternelle.

Tout homme même un grand maffieux, a ses faiblesses, et celle de Paul était plutôt sympathique : c'était la fidélité en amitié, une fidélité capable de l'amener à pardonner à ceux qu'il aimait les erreurs, voir les mensonges, bien au-delà de ce qu'aurait commandé le plus élémentaire bon sens. Aussi, au lieu d'éloigner définitivement un Jack déconsidéré, il avait tout de même accepté, contre l'avis presque unanime du Syndicat, de l'associer au projet cunumbien. Oh !! Une association bien modeste, sous la forme d'un beau night-club situé dans un quartier certes chic, mais tout de même assez excentré, de Santiago... Il croyait ainsi pouvoir conserver son meilleur ami près de lui, pour discuter de temps à

autres avec lui du bon vieux temps, et accessoirement le surveiller du coin de l'œil pour l'empêcher de commettre de nouvelles sottises.

Il ne savait pas qu'il venait en fait d'introduire un loup, ou plutôt un chien fou, dans la bergerie.

Comme il arrive souvent avec les esprits retords et étroits, Jack n'avait en fait pas vraiment éprouvé de reconnaissance pour l'intervention de Paul. Bien au contraire, il s'était senti humilié par la manière un peu hautaine dont celui-ci l'avait adjuré, pour son propre bien, d'arrêter ses enfantillages et de comporter comme un homme d'affaires digne de ce nom. Il était de plus taraudé par une jalousie inavouée face aux succès de Paul, à son brio, à son intelligence qui ne faisaient que mieux mettre en lumière, par contraste, son caractère brouillon et velléitaire ainsi que ses propres échecs. La protection amicale de Paul elle-même lui pesait. « *Mais qu'est-ce qu'il croit à fin, ce type ? On dirait qu'il me prend pour un minus !!! Je pourrais faire dix fois mieux que lui, s'il n'était pas tout le temps à tourner autour de moi pour me rogner les ailes !! C'est parce qu'il doit avoir peur de mes capacités !! Mais, un jour, je lui montrerai qui est le plus malin de deux !!!* »

C'est donc animé de ces bienveillantes dispositions vis-à-vis de son ami d'enfance que Jack commença à développer ses activités à Cunumbo. Son night-club connut d'ailleurs rapidement un grand succès, porté par la vague montante des activités nocturnes de Santiago, mais aussi par ses réels talents d'animateur : disposant d'un important carnet d'adresse à Hollywood, il parvint à faire venir régulièrement dans son cabaret de grandes vedettes nord-américaines, et draina ainsi une clientèle de plus en plus nombreuse, avide de croiser Georges Raft, Ava Gardner ou Marlon Brando. Le Gai Paris devint en particulier rapidement l'un des lieux les plus branchés de la haute société cunumbienne, attirant fils de famille prodigue, militaires de haut rang et hommes politiques connus. Et Jack, fort des cachets généreux qu'il offrait aux artistes cunumbiens, était aussi entouré de toute une volière de jolies chanteuses et de belles danseuses, dans laquelle il allait puiser régulièrement de nouvelles maîtresses.

Et, à ce moment, sa maîtresse en titre s'appelait Maria Morena.

Il avait publiquement jeté celle-ci dans les bras de Paul, à l'occasion de son 45^{ème} anniversaire, par une sorte de bravade immature. Confondant la retenue naturelle de celui-ci vis-à-vis des femmes avec un pouvoir de séduction défaillant, il avait ainsi voulu lui signifier, de manière un peu stupide, qu'il était, lui, capable de lever toutes les jolies filles qu'il désirait, puis de leur ordonner de se jeter dans les bras de qui il voulait sur un simple claquement de doigts. Cette provocation infantile avait d'ailleurs, sur le moment, complètement échappé à Paul, trop préoccupé du développement de ses affaires pour se tenir informé au jour le jour des aventures sentimentales de son supposé ami. Mais, en sollicitant ensuite Maria pour qu'elle participe à la soirée inaugurale de son hôtel-casino, Paul avait involontairement transformé le ressentiment de Jack en haine ouverte : « *Ça ne lui suffit pas de me rabaisser tout le temps !, se disait-il. Maintenant il veut m'humilier publiquement en me prenant ma maîtresse !! Mais ça ne va pas se passer comme ça !!! Ils vont voir de quoi je suis capable, avec sa bande de mafieux de pacotille !! Je vais tous les envoyer bouler, et ensuite, je ferai les choses en grand, à ma façon !* »

Ce n'étaient pas là que des propos en l'air. Certaines familles mafieuses, comme les Angeli de Newark et les Gasparotto de Miami, spécialisées dans le commerce du sexe et de la drogue, s'étaient ouvertes à lui de leur mécontentement d'avoir été tenues à l'écart des projets du Syndicat. Jack avait également noué une relation amicale avec Carlos Gonzalez, le très puissant chef d'Etat-major de l'armée de terre cunumbienne, qui fréquentait assidûment les loges de danseuses de son night-club. De leurs longues conversations nocturnes autour d'un magnum de champagne, il ressortait que le président Garcia était un homme fatigué, qui avait peu à peu perdu son influence dans l'armée, que la rébellion communiste menaçait et que le moment était peut-être venu d'une initiative salutaire pour sauver le pays du désastre et accessoirement redistribuer vers une nouvelle génération de bénéficiaires les prébendes et les bakchichs. Et, dans l'esprit enfiévré de Jack, était née l'idée de supplanter Paul et ses amis à l'occasion d'un coup d'Etat militaire qui porterait le général Gonzalez au pouvoir à la place du vieux président Garcia, ouvrant ainsi Cunumbo aux nouvelles activités des familles Angeli et Gasparotto, potentiellement beaucoup plus lucratives que les seuls casinos et boîtes de nuits.

Si le projet n'en était pas encore arrivé au stade d'un plan de coup d'Etat en bonne et due forme, certaines discussions étaient déjà assez avancées. Dans plusieurs des principales casernes du pays, des groupes d'officiers s'étaient déjà constitués, prêts à prendre fait et cause le jour venu, pour leur chef d'Etat-major. Et Jack aimait évoquer avec le général Gonzalez, lors de leurs soirées privées du Gai Paris aux bras des plus jolies danseuses du club, leur prometteur avenir commun, lorsque Cunumbo, libérés de la dictature du général Garcia et des familles mafieuses new-yorkaises, débarrassé de la menace communiste, se transformerait en plaque tournante du narcotrafic et du commerce du sexe.

Il était donc dans cet état d'esprit lorsque Paul l'invita à prendre un verre dans le parc de l'hôtel Republica, le plus grand et le plus beau de la ville, qui surplombait la baie de Santiago depuis une éminence rocheuse. Entre deux mojitos, il lui demanda de lui céder Maria, le temps d'une soirée, pour lui permettre d'honorer de sa présence l'ouverture du Costa Negra. Mais Jack lui répondit, de manière assez sèche, par une fin de non-recevoir :

- *Maria va inaugurer ce soir-là son tour de chant au Gai Paris. Elle ne peut pas se libérer.*
- *Mais écoute, c'est nouveau, cette histoire de tour de chant. Il y a une semaine, elle ne nous en avait pas parlé.*
- *Pourquoi tu crois toujours faire passer tes projets avant les miens ? Moi aussi, j'ai un cabaret à gérer... Ton hôtel, ce n'est pas la seule chose qui compte au monde...*
- *Oui, mais enfin j'y tiens, tu aurais quand même pu reporter à un autre jour les débuts de Maria, non ?*
- *Toujours à me dire ce que je dois faire. Maria, c'est MA poupée, je fais ce que je veux avec et je n'ai aucune permission à te demander.*

L'esprit un peu échauffé par l'alcool et par la colère, Jack commença alors à prononcer des paroles imprudentes.

- *Tu te crois tout-puissant parce que tu es pote avec le général Garcia. Mais il est gâteux, ton général Garcia, et il y a plein d'autres généraux capables de prendre sa place. Et alors, toi, tu auras l'air fin avec tes casinos pour bonnes sœurs, sans coke et sans filles !!*
- *Qu'est-ce que tu veux dire ?*
- *Je veux dire que toi et ta bande de gangsters amateurs de jus d'orange, vous voyez vraiment pas large. Pourquoi vous vous privez des activités qui ramènent le plus de flouze !! Si c'était moi qui décidais, ça ne se passerait pas comme ça !!*
- *Ecoute, pour l'instant, justement, ce n'est pas toi qui décide. Et puis, tu devrais arrêter de t'agiter comme ça et de dire n'importe quoi, tu sais que je t'ai déjà tiré d'affaire une fois, mais je ne pourrais pas toujours le faire. Il y a des types très remontés contre toi au Syndicat.*
- *J'ai peur de personne, moi, même pas de toi avec tes menaces. Toujours soi-disant à me donner des conseils à me protéger !! Mais en fait tu m'as toujours écrasé. Et maintenant, tu veux me prendre Maria. Ben là, c'est non. Et puis, ça va changer tout ça. Salut !!*

Et sur ces vagues menaces, Jack se leva et s'éloigna vers le parking de l'hôtel en titubant légèrement.

En le regardant partir, Paul était partagé entre la colère, l'inquiétude et le mépris.

Colère contre un homme qu'il considérait comme son meilleur ami et qu'il avait toujours, aidé, protégé, et sorti avec beaucoup de difficultés des problèmes qu'il s'était lui-même créé. Mais qui aujourd'hui, se retournait contre lui, sans aucune gratitude, parlant et peut-être agissant comme un ennemi.

Inquiétude face à ses menaces, qui ne faisaient malheureusement que confirmer quelques autres bruits, qui ces derniers temps, étaient parvenus à ses oreilles, et qui, si elles se concrétisaient, pouvaient ruiner l'édifice de sa vie.

Mépris pour un combinard aussi maladroit, incapable de se taire et révélant sur un coup de colère des projets dont le succès supposait au contraire le secret le plus absolu.

C'est d'ailleurs pour cela que Paul n'éprouva aucune peur face aux menaces de Jack : vraiment, avec un adversaire aussi malhabile, la parade ne serait pas difficile à trouver.

La seule question était celle de la punition qui devait être infligée à son ancien ami.

Le jour même, Paul reçut un appel du président Garcia, qui lui demanda se rendre d'urgence au Palais Présidentiel. Il sauta dans sa Buick et dit à son chauffeur José :

- *A la casa Rosada, dépêche-toi !*

- *Bien monsieur. Mais vous n'oubliez pas que vous avez rendez-vous à sept heures trente avec Carlota pour son anniversaire ?*

Carlota était la maîtresse clandestine de Paul, à la laquelle il avait acheté une superbe bonbonnière dans l'avenue la plus chic du centre-ville, le paseo Colon.

- *Ecoute, je ne sais combien de temps ça durera avec Garcia. On a des gros problèmes sur les bras apparemment. Si je ne suis pas sorti du palais à 7 heures, pars avec la voiture pour la prévenir et m'excuser. Et n'oublie pas de lui offrir son cadeau de ma part. Mais pas un mot sur l'endroit où je suis, ok ?*
- *Ok, patron. Après, je reviens au Palais ?*
- *Oui, bien sûr, fais vite. Sinon, de toute façon, Garcia me donnera une de ses voitures. Mais j'aime pas monter dans ses bagnoles enrubannées, ça la fiche mal par rapport au gens d'ici. Et dis bien à Carlota que je viendrai la voir dès que possible.*
- *Ok, patron, ça lui fera surement plaisir, le bracelet en diamants.*
- *Oui, elle aime bien les petits bijoux.*
- *C'est une chic fille, pas intéressée. Elle vous aime vraiment bien.*
- *Oui, c'est une nana super, elle continue à travailler à son job d'infirmière alors qu'elle pourrait se la couler douce avec mon pognon. J'ai eu de la chance de la trouver.*
- *Ouais, si je peux me permettre, patron, c'est pas une traînée, une intéressée comme les autres maîtresses de vos amis. Elle savait même pas qui vous étiez quand elle vous a rencontré.*
- *Oui, je me souviens, sur le marché de la place de l'église, à Santiago Viejo. Tu étais là aussi !! Au début, elle t'a même pris pour mon ami !!*
- *Oui, patron, je me souviens. Et aussi de ce mojito à la casa Hispanica, avec un orchestre de Son pour nous tous seuls. Une fille vraiment gentille. Elle a même réussi à vous faire un peu danser !!!*

La voiture arriva en trombe près de l'entrée secrète du palais par laquelle Paul pénétrait habituellement pour rendre ses visites régulières au président Garcia. Ici, pas de porche majestueux, pas de grille plaquée or, pas de gardes chamarrés pour vous saluer. Il fallait d'abord rentrer, de l'autre côté de l'avenue, dans une petite maison discrète au fond d'une impasse presque miteuse. Paul sonna donc à une porte tout à fait ordinaire, rentra dans l'immeuble, puis descendit par un étroit escalier jusqu'à un passage souterrain bétonné conduisant aux sous-sols du palais. Arrivé là, il fut alors conduit, à travers une enfilade de couloirs lambrissés, de salons lourdement décorés et d'escaliers d'apparat, dans le bureau du Président. Celui-ci, encore un très bel homme malgré l'embonpoint naissant de la cinquantaine, tournait devant son grand bureau Louis XV comme un lion dans sa cage :

- *Ce petit salaud de Gonzalez !!! Un type que j'ai sorti de rien !!! Un fils de paysan à moitié illettré !! Je le vois encore me servir le café le matin quand j'étais chef d'état-major et qu'il n'était qu'un petit caporal miteux de rien du tout !!! Et obséquieux, avec ça !!! Mon général par ci, mon général, par là !!!*
- *Et qu'est-ce qu'il a fait, ce Gonzalez ?*
- *Ben, il complotte contre moi avec un groupe d'officier. Il veut prendre ma place, cette petite ordure !!! Mais je suis bien informé, moi !!! J'ai mes sources à l'état-major !! S'il avait que le capitaine qui lui sert le café le matin me répète mot pour mot tout ce qu'il dit, il en ferait une tête !!!*
- *C'est très avancé, ces projets ?*
- *Ce n'est pas complètement clair. Mais c'est aussi une raison d'agir vite. J'ai la liste des principaux officiers dans le coup. Cette nuit, je les fais tous arrêter. Mais ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir. Il y a un autre problème.*
- *Quoi donc ?*
- *Ben, il paraît que certains de tes amis seraient aussi impliqués. Gonzalez a beaucoup traîné au Gai Paris ces derniers temps, et ton copain Jack, tu sais la tête brûlée, ben, il a l'air de filer le parfait amour avec ce salaud !!! Je ne sais pas ce qu'ils se disent tous les deux, mais si c'est pour discuter de la couleur de mon cercueil, ils vont rapidement s'apercevoir que le général Garcia sait se défendre quand on cherche à lui faire des ennuis. Dis- donc, j'espère que tu n'es pas dans le coup, toi aussi, avec ta bande de gangsters, parce que sinon, y restera encore plein de place au cimetière Colon quand j'aurai fait le ménage dans l'armée !!!*
- *Mais écoute, Alfredo, ça fait 20 ans qu'on se connaît, on a bâti un empire ensemble dans cet île, on les mêmes intérêts, pourquoi veux-tu que je complotte contre toi ?*
- *Je sais que tu n'y es pour rien, mais je veux que tu me débarrasses immédiatement de ce Jack, compris ?*
- *Oui, bien sûr.*
- *Et, puis, pour la peine que vous m'avez donnée, je veux porter mon intéressement à vos bénéfices de 5 à 7 % !!*
- *Dis donc, tu commences à devenir vraiment gourmand, toi !!!*
- *Oui, mais n'oublie pas que sans moi, vous n'êtes rien ici. Si les communistes gagnent, vous pourrez dire adieu à tous vos night-clubs et vos jolies maîtresses. Alors, c'est 7 %, et sur mes comptes à Miami, pas sur les banques d'ici, compris ?*

- *OK. On va faire le nécessaire.*
- *Et je ne veux plus entendre parler de ce Jack !!*
- *Compris.*
- *Et salue ta femme de ma part, dis-lui que vous êtes les bienvenus quand vous voulez à l'hacienda de San José. Mais je dois d'abord m'occuper de ce salaud de Gonzalez.*
- *Je lui dirai. Tu sais qu'Helen aime beaucoup Louisa.*
- *Oui, c'est réciproque. C'est bien que nos femmes soient amies, ça facilite les choses. Maintenant, file t'occuper de ce Jack, pendant que je règle leur compte à ces chiens de l'état-major.*

En rentrant à l'hôtel Costa Negra, Paul vit dans le hall un homme rougeaud à grosse tête bouffie montée sur un cou de taureau, au regard méchant, et qui avec sa carrure de déménageur, aurait pu être pris pour un manoeuvre du port s'il n'avait été vêtu d'un magnifique manteau d'alpaga noir. Il était accompagné de deux gardes du corps à l'aspect aussi inquiétant que lui. C'était Joe Mains Rouges. Il se précipita vers Paul, l'ait très agité, dès qu'il le vit entrer.

- *Dis donc, j'en ai appris de belle sur ton cher ami Jack. Tu sais qu'il est en train d'essayer de nous doubler tous ?*

Paul n'était que trop conscient de ce qui allait suivre. Cette fois-ci, ça allait être difficile de sauver son pote. D'ailleurs, il n'était pas très sûr d'en avoir lui-même envie.

- *Qu'est-ce qui se passe ?*
- *Il se passe que Jack est train de monter un coup avec un général pour nous faire tous supplanter ici par les Angeli et les Gasparotto. Il veut faire renverser ton ami Garcia et nous dépouiller par la même occasion.*
- *Comment tu as appris ça ?*
- *Une des filles du Gai Paris travaille pour les Saltini. Elle a entendu Jack parler de ses projets avec une huile de l'état-Major. Ça fait longtemps qu'on aurait dû refroidir ce chien fou. On était tous d'accord pour ça au syndicat, depuis l'histoire de Las Vegas. Je l'aurais fait moi-même, tiens, et avec plaisir encore !! Mais, toi, avec ta tchatte, tu lui as sauvé la mise. Je t'entends encore nous dire de lui donner une chance, que tu allais l'aider à éponger ses dettes... Et on t'a suivi finalement. Et voilà qu'avec sa salope de femme, il recommence à nous faire chier, en pire. Je ne sais pas ce qui me retient d'aller le buter tout de suite !!!*

- *Ecoute, un truc comme ça, ça ne peut pas se décider sur un coup de tête ! Dit Paul en emmenant Joe à l'écart, près de la grande baie vitrée pour éviter un scandale. Et puis parle moins fort, c'est bourré d'indics du FBI, ici !! On va organiser une réunion d'urgence du Syndicat, ce soir. Préviens les Saltini et les Benigni, moi je m'occupe de Sonny et des autres !!*
- *Toi, avec des réunions à la con !! Ça serait plus simple d'aller lui régler son compte tout de suite dans son bar de merde !!*
- *Ecoute, je te comprends, mais on s'est mis d'accord sur des règles de fonctionnement, alors il faut les respecter !*
- *Putain, si vous décidez pas d'agir tout de suite ce soir, moi je m'en chargerai de mon côté, compris ??*
- *Ok, Joe, calme-toi, on va faire ce qu'il faut.*
- *Ce soir, huit heures sans faute !!*
- *Ok, huit heures.*

Et Joe partit, l'air furieux, avec ses gardes du corps. En le regardant monter dans sa Cadillac blindée, Paul se dit que, cette fois-ci Jack était foutu, et qu'il l'avait bien cherché.

La réunion du soir se tint comme prévue dans la villa de Paul, située en bordure de mer, dans le quartier chic de Miramar. Tous les participants s'accordèrent sur la gravité de la trahison de Jack, rendue encore plus impardonnable par son caractère de récidive. Ils en voulaient également beaucoup à sa femme Virginia, accusée de jouer le rôle d'âme damnée :

- *C'est elle qui l'a poussé à nous filouter à Las Vegas. On l'a vue débarquer avec des valises bourrées de dollars à Genève, dit Francesco Saltini.*
- *Ouais, cette pute est passée par tous les plumards des boss de la côté ouest. Elle mérite le même sort qui lui, rajouta Bob Benigni.*
- *Si vous voulez, je peux aller leur régler leur compte ce soir avec mes hommes, dit Joe Mains Rouges.*

En vain, Paul tenta-il sans conviction de plaider la clémence. Peut-être suffirait-il de chasser cet idiot de l'île, avec interdiction formelle de se mêler désormais, de près ou de loin, des affaires du syndicat ? Mais même Sonny, qui d'habitude appuyait toujours les avis de Paul de son autorité redoutée, le désavoua.

- *Ecoute, Paul, tu vieillis, là. Je comprends que c'est ton ami, mais tu connais les règles. Il nous a trahi deux fois, on ne peut pas le laisser continuer. Ça serait dangereux pour tout le monde.*

Paul ne répondit rien. Sonny conclut alors la réunion :

- *Ok, Joe, tu sais ce que tu dois faire. T'as carte blanche, mais y faut pas que ça traîne.*
- *Sa femme aussi ?*

Tous considéraient Virginia comme au moins aussi coupable que Jack. Mais leur machisme méditerranéen répugnait à employer la violence vis-à-vis d'une femme. Un silence se fit. Ils se regardèrent, l'air grave. Au bout de cette consultation silencieuse, la sentence tomba :

- *Ouais, sa femme aussi, dit Sonny. En attendant, motus hein. On n'en parle à personne, ni à nos femmes, ni à nos maîtresses, ni à nos chauffeurs, ok ?*
- *OK, dirent pratiquement d'une seule voix tous les participants.*

Ils séparèrent alors en silence, montèrent dans leurs Chevrolet et leurs Lincoln, et partirent vaquer à leurs activités nocturnes ordinaires.

Le lendemain, le général Gonzalez se rendit comme tous les mardis matins à une réunion du comité de la défense nationale. Il tendit son pistolet au factionnaire de service, ordonna à ses gardes du corps de l'attendre sur le parking du palais, et rentra dans le bureau du président. Celui-ci l'accueillit avec sa jovialité ordinaire en lui demandant des nouvelles de sa famille et surtout de sa fille cadette, qui se remettait mal des complications d'une rougeole. Puis, le conseil se tint comme à l'accoutumée, avec pour principal dossier la négociation d'un gros contrat de fournitures destinées aux véhicules de l'armée de terre. Une fois achevée la discussion sur le partage des commissions occultes, le chef d'Etat-major prit congé du président et sorti du bureau. Il s'apprêtait à traverser le grand salon d'honneur lorsque le chef de la garde présidentielle, accompagné d'une forte escouade de soldats, se dirigea vers lui.

- *Général Gonzalez, vous êtes en état d'arrestation. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.*

Au cours de la journée, une quarantaine d'officiers furent également arrêtés et incarcérés aux quatre coins de l'île.

Le soir, le président Garcia fit une intervention solennelle à la radio pour annoncer qu'une tentative de coup d'état avait été déjouée et que les putschistes seraient rapidement jugés et condamnés avec la plus grande sévérité pour leur crime.

Les cours martiales se réunirent dans la nuit.

Le lendemain à l'aube, le général Gonzalez et 30 de ses complices furent fusillés.

Dans la journée, le capitaine Martinez, qui avait dénoncé le général Gonzalez au président Garcia, fut promu chef d'Etat-major.

Pendant ce temps, Jack et Virginia, dans leur villa du Vedaro, bouclaient en hâte leurs valises pour tenter de s'enfuir de l'île.

- *Il faut encore que j'aille vider le compte à la Banque nationale...*
- *On n'a plus le temps. L'avion doit partir à 3 heures.*
- *On ne peut pas le retarder ?*
- *C'est pas prudent. On sait pas ce qui pourrait passer dans la tête de Sonny et des autres...*
- *C'est toi qui m'as poussé dans les pattes de ce Gonzalez de malheur !!! dit Jack.*
- *Je voulais que tu deviennes un grand boss, toi aussi !! Tu allais tout de même pas rester le caniche de Paul tout ta vie !!*
- *Et quand tu m'as fait piquer dans la caisse à Las Vegas, c'était aussi pour que je devienne un grand boss, peut-être ?*
- *En attendant, on a des comptes bien remplis en Suisse. En cas de problème, on filera là-bas !!*
- *Ouais, s'ils nous laissent le temps d'arriver !!! Passe-moi le coffret des diamants.*
- *OK. Je vais vider le coffre-fort au premier et on pourra partir.*

Cinq minutes plus tard, la Lincoln démarrait en trombe en direction de l'aéroport. Elle remonta l'avenue Sexta, sans que les occupants, pourtant inquiets, remarquent qu'une Buick noire venait de surgir à la leur gauche de la rue Neptuno et les suivait de loin. Au niveau du monument de l'indépendance, tout en haut de l'avenue Sexta, la Lincoln fut immobilisée par une camionnette en panne. Pendant que le chauffeur klaxonnait frénétiquement, la Buick se rangea derrière la voiture. Quatre hommes en sortirent, parmi lesquels Jack eut à peine le temps de reconnaître la silhouette massive de Joe « mains rouges » avant d'être déchiqueté avec sa femme et son chauffeur par plusieurs rafales de mitraillettes. Puis les assassins regagnèrent tranquillement la Buick qui démarra rapidement pour se perdre dans le trafic de l'avenue Carlos III, suivie de la petite camionnette opportunément réparée. Quant à la police, elle n'arriva qu'une bonne demi-heure plus tard. Elle fit rapidement évacuer les trois corps ensanglantés vers la morgue et envoya le véhicule troué d'impacts à la casse sans procéder à aucune constatation.

Un quart d'heure après l'assassinat, Francesco Saltini, le frère cadet du parrain du clan, se rendit au night-club Le Gai Paris pour annoncer au personnel qu'il en était désormais le nouveau propriétaire. Il demanda à Marco, l'homme de confiance de Jack, de lui remettre toutes les clés de l'établissement, les codes du coffre-fort, ainsi que les livres de compte.

- *Et casse-toi d'ici. On veut plus te voir. Va te cacher très loin dans un trou à rat si tu tiens à ta peau.*

Livide, Marco d'exécuta et s'enfuit sans demander son reste.

Et la vie nocturne de Cunumbo poursuit son cours. Quelques jours plus tard, Paul reçut dans son bureau panoramique du Costa Negra la Visite de Maria Morena. Celle-ci, pomponnée, maquillée et parfumée avec soin, sollicita humblement son pardon d'avoir refusé son offre de participation à l'inauguration de l'hôtel. Bon prince, Paul accepta de passer l'éponge et de l'embaucher. Et puis, elle était vraiment très jolie, très désirable.... Pourquoi, finalement, n'en ferait-t-il pas un jour sa maîtresse ?

- *Bon, pour les détails du contrat, tu peux aller voir Neddy.*
- *Merci beaucoup, monsieur, dit Maria en lui jetant un prometteur regard de reconnaissance.*

Paul allait se lever et se diriger vers elle pour l'enlacer, lorsque sa femme le réveilla.

- *Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu t'endors pendant les soirées maintenant ? Vraiment, tu vieillis !!! Quel bonnet de nuit !!*
- *Non je rêvais un peu, c'est tout !!*
- *Pff !! T'es vraiment pas sortable !! Tout le monde a remarqué que tu étais affalé à ta table !! Bon, lève-toi, c'est l'heure de partir, on va dire au revoir à Jacques.*

Paul se leva docilement et suivit sa femme. Ils se dirigèrent tous deux vers Jacques, qui les salua en souriant, avec la jolie Marie à ses côtés.

- *Et n'oubliez surtout pas de revenir la semaine prochaine !! On est en train de vous préparer une démonstration du tonnerre, Marie et moi, dit-il en enlaçant tendrement la jeune femme.*
- *Bien sûr qu'on sera là !! Et j'espère que mon mollasson de mari ne s'endormira pas pendant la démo, dit Hélène. Paul, dis au revoir à Jacques et Marie.*

Et Paul, suivant comme à l'accoutumée les instructions de sa femme, salua poliment son ami Jacques et sa nouvelle partenaire.

(à suivre)